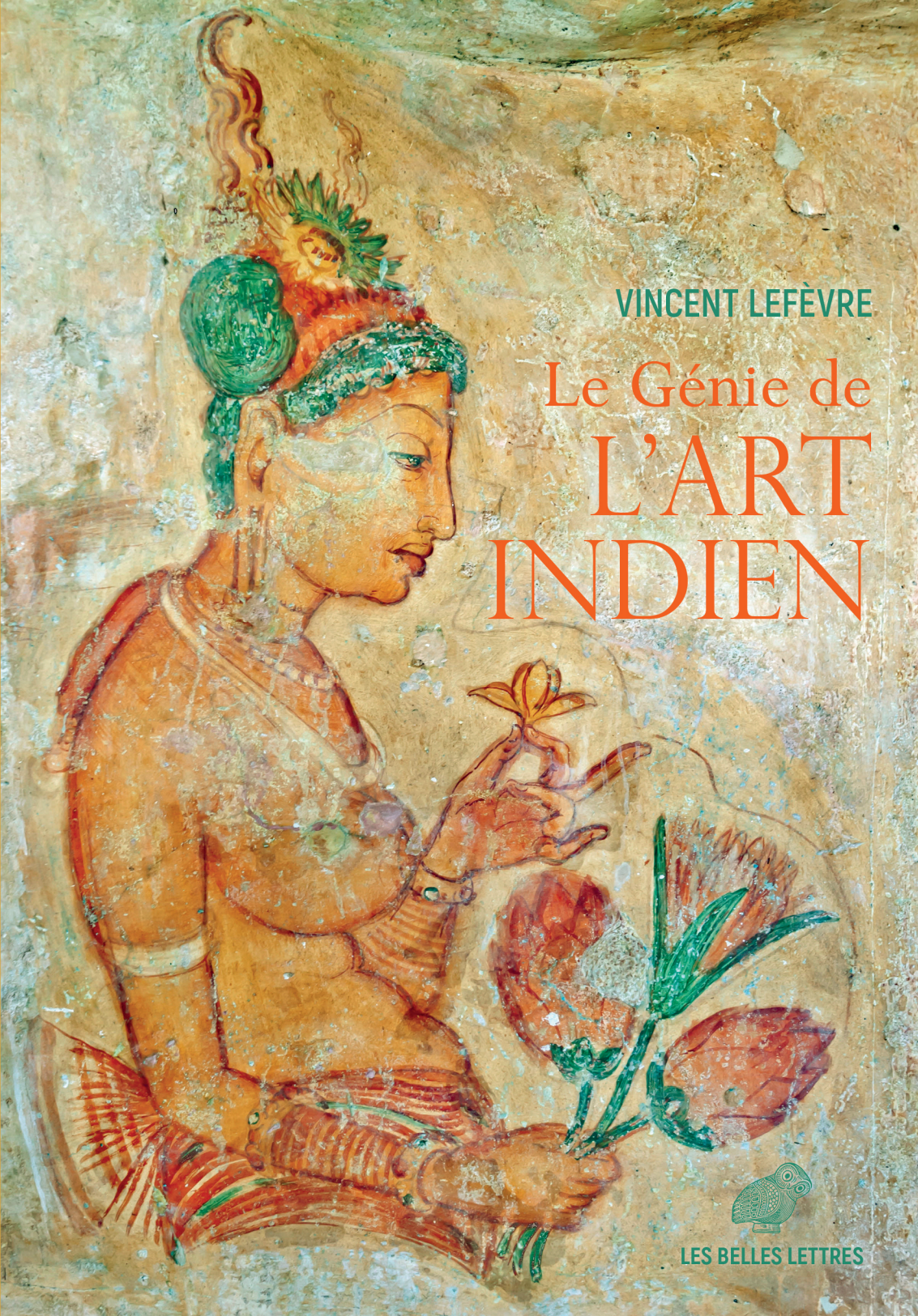




VINCENT LEFÈVRE

Le Génie de
L'ART
INDIEN



LES BELLES LETTRES

Ouvrage publié avec le concours du
Groupe de recherches en études indiennes (EA2120)

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© 2023, Société d'édition Les Belles Lettres
95 boulevard Raspail, 75006 Paris

www.lesbelleslettres.com

ISBN : 978-2-251-45417-7

VINCENT LEFÈVRE

Le Génie de
L'ART INDIEN

Les Belles Lettres
2023

Chapitre V

Esprit local et influences extérieures

Après avoir vu comment les circonstances sociales jouent sur le contexte de la création artistique, penchons-nous sur les interactions entre le monde indien et indianisé et le reste du monde, tout d'abord en examinant les influences éventuellement reçues, avant de nous tourner, au chapitre suivant, sur celles émises. En soi, cette démarche n'a rien de bien original car, à moins de s'être développée dans une île lointaine – et encore, on ne voit pas que cela ait été le cas même dans les archipels les plus éloignés d'Océanie – une tradition artistique entretient toujours des contacts avec les traditions voisines, voire avec d'autres plus éloignées. Compte tenu de la géographie de l'Asie du Sud et du Sud-Est, on se doute donc bien que des échanges ont nécessairement existé.

Pourtant, force est de constater que, s'agissant du monde indien, la question a fait débat et, d'une certaine manière, continue à le faire. Par conséquent, notre approche va être ici quelque peu historiographique. Pour simplifier – même s'il existe naturellement une infinité de nuances entre les positions les plus extrêmes – on peut dire qu'il existe deux attitudes antagonistes. Pour les uns, la civilisation indienne serait relativement autosuffisante, toutes ses caractéristiques principales seraient présentes, au moins en germe, dès l'origine : dès lors, tous les développements ultérieurs ne seraient que des conséquences logiques et les apports extérieurs relativement anecdotiques. Pour les autres, au contraire, la plupart des grandes étapes du développement de cette civilisation seraient dues à des impulsions venues de l'extérieur, généralement depuis un Occident à prendre dans un sens plus ou moins large – nous allons y revenir. En d'autres termes, pour certains, tout serait contenu dans le Veda, voire présent dès la civilisation de l'Indus, tandis que pour d'autres les différentes vagues de populations ou d'invasions arrivées par le nord-ouest du sous-continent expliqueraient l'évolution

de l'indianité. À cet égard, il est certain qu'une rapide analyse historiographique démontre aisément une importance particulière (excessive ?) attribuée au nord-ouest, grande zone de passage des populations, au détriment des autres régions.

Au reste, chacune de ces attitudes repose sur des idées qui ne sont pas forcément toutes absurdes et qui peuvent en partie être étayées par des arguments relativement objectifs. Mais on voit bien aussi les risques d'excès, d'autant que les arrière-pensées politiques ne sont jamais très loin, qu'il s'agisse du colonialisme (ou du néocolonialisme), d'un côté, ou du nationalisme, de l'autre. Ajoutons d'ailleurs que la dénonciation de l'une ou l'autre de ces approches n'est pas non plus exempte d'idéologie...

Dans les lignes qui suivent, nous tâcherons de nous tenir à distance de ces caricatures pour passer en revue les principaux moments où une interaction entre l'indianité et le monde extérieur a eu lieu, ou est supposée l'avoir été. Rappelons à cet égard que ce qui fait à nos yeux la force de l'indianité est justement sa plasticité et sa capacité d'adaptation, qu'il s'agisse d'absorber des influences extérieures ou de s'ajuster à un contexte étranger.

Mais avant cela, précisons quelques points de vocabulaire. En effet, une fois que l'on a fait le constat de points de convergence ou de ressemblance entre deux traditions ou courants artistiques ou intellectuels, il convient de caractériser ceux-ci. Dès lors, on parlera de *partage* lorsque deux courants (ou plus) dérivent en fait d'une source commune (ou partiellement commune) : il y a là une communauté d'inspiration, et donc plus une forme de cousinage que de filiation. En revanche, on utilisera le terme d'*influence* dans les cas où un courant dérive, au moins en partie, d'un autre. Mais, plus encore que dans le cas précédent, la démonstration doit se fonder avant tout sur la chronologie, afin d'établir la priorité de l'un par rapport à l'autre. Puis, dans un second temps, il faut justifier qu'une forme culturelle a pu en modifier une seconde ; pour ce faire, des témoignages sont nécessaires mais reconnaissons que, dans le cas du monde indien et indianisé, la documentation peut parfois nous faire défaut ou s'avérer insuffisante. Enfin, on réservera le terme d'*emprunt* à des démarches beaucoup plus ponctuelles et, surtout, intentionnelles et même individuelles qui relèvent, selon les circonstances, de la citation ou du clin d'œil. L'emprunt n'est pas dépourvu d'une certaine dimension idéologique dans la mesure

où, plus encore qu'à une forme artistique précise, c'est à ce qu'elle véhicule que l'on choisit de faire référence.

La relation entre la civilisation de l'Indus et la civilisation indienne ultérieure

La notion d'Inde éternelle est sans doute aussi fumeuse – et douteuse – que celle de France éternelle. Mais l'idée que la civilisation indienne, immuable, serait tout entière en germe dans son passé mythique a longtemps eu cours – et ce, d'autant plus que, comme on l'a vu la pratique de l'histoire n'est pas un phénomène évident dans le monde indien avant une date relativement récente. Ceci posé, il reste ensuite à savoir à quand remonte ce passé.

Comme déjà signalé, il revient à William Jones, à la fin du XVIII^e siècle, d'avoir fait entrer le monde indien dans l'histoire mondiale lorsqu'il a réussi à identifier le Sandrakottos des sources grecques, ce souverain rencontré par Alexandre le Grand, à Chandragupta, le fondateur de la dynastie Maurya. À partir de là, il devenait possible de jeter progressivement les bases d'une chronologie, relative à défaut d'être toujours absolue. Dans les décennies qui suivirent, l'étude des sources bouddhiques permit de reculer cette histoire aux VI^e-V^e siècles av. J.-C., avant que l'analyse philologique du corpus védique n'autorise à remonter au milieu du deuxième millénaire avant notre ère pour situer l'arrivée de populations de langue indo-aryenne dans le sous-continent.

Mais il fallut attendre la découverte des cités de l'Indus pour faire véritablement figurer l'Asie du Sud parmi les grandes civilisations antiques. Rappelons brièvement les grandes étapes de cette découverte. Il y a eu en fait un décalage assez important entre la première exploration de quelques sites majeurs et la compréhension que l'on avait affaire à une période beaucoup plus ancienne que ce qu'on connaissait alors et à une civilisation jusque-là inconnue. En effet, c'est au milieu du XIX^e siècle, à l'occasion de la construction d'une ligne de chemin de fer, que le site de Harappa fut reconnu : on y trouve alors un sceau portant six caractères d'une écriture inconnue, qui ne fut cependant publié qu'en 1875. Par la suite, quelques autres sceaux du même type furent mis au jour par hasard et Alexander Cunningham ne put que conclure qu'ils étaient sans doute plus anciens que toutes les inscriptions jusque-là connues

et devaient remonter à l'époque du Bouddha. Ce n'est que dans les années 1920 qu'à l'initiative de John Marshall de véritables fouilles furent entreprises à Harappa puis à Mohenjo-daro, faisant apparaître de très grandes villes à l'urbanisme très élaboré. La découverte, près de l'Euphrate, d'un sceau comparable à ceux des sites de l'Indus, dans un contexte relativement bien daté, a permis alors de suggérer que l'on se situait aux environs de 2000 av. J.-C. C'est ainsi que Marshall put révéler au monde l'existence d'une civilisation, dite « de l'Indus » ou harappéenne, contemporaine des civilisations de l'Égypte et de la Mésopotamie, bien que sa durée de vie (environ 2500–environ 1800 av. J.-C.) ait été bien moins longue que ces dernières. Les recherches furent ensuite poursuivies par Mortimer Wheeler et les services archéologiques pakistanais et indiens ainsi que des équipes internationales, dans un certain contexte de concurrence puisque, entre-temps, la Partition entre les deux États avait eu lieu. Cela permit de réaliser progressivement l'extension territoriale de cette civilisation, non seulement centrée sur la vallée de l'Indus mais s'étendant aussi en Inde sur celle de la rivière éteinte de la Ghaggar-Hakra et jusqu'à l'ancien cours de la Yamuna, ainsi que sur une partie de l'Afghanistan, comme en témoigne le « comptoir » de Shortughai. Dès lors il s'avéra que la civilisation de l'Indus appartenait à la catégorie des grandes civilisations fluviales, à l'instar de l'Égypte et de la Mésopotamie

Mohenjo-daro
(Pakistan, Sind), le
« Grand Bain ».



(et de la Chine) mais que son emprise territoriale était bien plus vaste que ces dernières. En outre, à partir des années 1970, la découverte des sites de l'âge du bronze du complexe archéologique bactro-margien (*Bactria and Margiana archaeological complex*), plus communément désigné sous le nom de civilisation de l'Oxus, permit de mieux comprendre les réseaux d'échanges dans lesquels s'inscrivait la civilisation de l'Indus, des objets provenant de la civilisation de l'Oxus ayant notamment été retrouvés en assez grand nombre au Baloutchistan.

La civilisation de l'Indus se caractérise notamment par la qualité de son artisanat spécialisé et, on l'a dit, par son urbanisme élaboré : d'un plan très maîtrisé, les villes étaient notamment équipées de systèmes hydrauliques sophistiqués ; en revanche, aucun bâtiment n'a pu, jusqu'à ce jour, être identifié comme un sanctuaire ou un palais. L'absence de trace visible d'un pouvoir est d'autant plus remarquable que l'unité sur tout le territoire des poids et mesures laisse supposer une forme de centralisation. En cela, encore, l'Indus se distingue de l'Égypte et de la Mésopotamie. Par ailleurs, contrairement à ses dernières, elle n'a laissé aucune référence biblique et n'a pas laissé de documents écrits en aussi grand nombre, ce qui a pu contribuer à lui donner, à tort, une moindre importance dans l'histoire du monde antique. À vrai dire, les sceaux découverts se comptent à présent par milliers mais la brièveté des inscriptions qu'ils comportent (juste quelques caractères) est un des obstacles à leur déchiffrement, ce qui s'ajoute au fait qu'aucun texte bilingue n'a pour le moment été mis au jour. On peut donc se demander s'il sera jamais possible de déchiffrer cette écriture. Mais, même si tel était le cas, nous n'aurons probablement jamais de textes équivalents aux inscriptions cunéiformes de Mésopotamie ou aux hiéroglyphes égyptiens, avec toutes les informations historiques qu'ils comprennent.

Ce ne sont pourtant pas les tentatives qui ont manqué, tant l'enjeu est grand. En effet, connaître la langue (ou les langues) parlée par la civilisation de l'Indus nous permettrait d'évaluer son lien avec la civilisation indienne ultérieure. Deux théories s'affrontent, en vain jusqu'à présent : pour les uns, la langue serait un proto-dravidien, ce qui ferait des populations de langue dravidienne les « premiers Indiens » ; pour d'autres, il s'agirait d'une forme archaïque de sanskrit, ou du moins d'une langue indo-aryenne,

ce qui, allant à l'encontre de l'idée la plus communément admise d'une origine des steppes du sud de la Russie, ferait du bassin de l'Indus le berceau des langues indo-européennes. En l'état, toutefois, aucune de ces théories ne peut être prouvée. Si, en soi, elles n'ont rien d'absurde, elles présentent néanmoins le grave inconvénient de reposer essentiellement sur des idées préconçues (on pose le postulat de base de l'appartenance de l'écriture à tel ou tel groupe linguistique et on s'attache ensuite à le démontrer) qui peuvent parfois verser dans les pires dérives du nationalisme. Au reste, rien ne dit que cette langue n'ait pas pu appartenir à un tout autre groupe linguistique...

Compte tenu des circonstances de sa découverte, il est relativement normal que la civilisation de l'Indus ait d'abord été perçue à travers ses liens avec la Mésopotamie dont elle a même pu un temps passer pour une forme d'extension orientale. Il est vrai que les sources sumériennes et akkadiennes évoquent à plusieurs reprises les échanges commerciaux avec une région appelée Meluhha dans laquelle les spécialistes s'accordent à reconnaître la civilisation

harappéenne. En particulier, la découverte à Mohenjo-daro du buste en stéatite blanche d'un homme barbu portant un costume orné de motifs trilobés et laissant son épaule gauche découverte a amené à parler de « roi-prêtre » pour la civilisation de l'Indus, reprenant ainsi une terminologie en vigueur en Mésopotamie. Stylistiquement, il est vrai que cette statuette n'est pas sans rappeler certaines sculptures mésopotamiennes, et il en va de même de certains éléments de glyptiques représentant un personnage masculin maîtrisant deux animaux sauvages, ce qui peut être comparé à l'iconographie de Gilgamesh. Mais, au final, ces témoignages sont assez peu nombreux et il s'avère que le « roi-prêtre » et quelques pièces de même type n'ont été retrouvés qu'à Mohenjo-daro et à un niveau assez tardif. Il y a tout lieu de penser qu'il s'agit finalement d'œuvres d'importation provenant d'un contexte bien

Buste en stéatite découvert à Mohenjo-daro (Pakistan, Sind), dit improprement le « roi-prêtre ».



particulier qui serait peut-être à mettre davantage en lien avec la civilisation de l'Oxus qu'avec la Mésopotamie.

Datées entre 2500 et 1900 av. J.-C., les grandes cités de l'Indus ont pu un temps apparaître comme un phénomène majeur mais totalement isolé dans l'histoire du monde indien. Les recherches archéologiques de la fin du ^{xx}^e siècle et celles qui se poursuivent à l'heure actuelle ont considérablement fait progresser nos connaissances et permettent à présent d'inscrire cette civilisation dans le temps (très) long et de la rattacher à un contexte plus large. Grâce aux fouilles de Mehrgarh, au Baloutchistan pakistanais, il est à présent possible de remonter jusque vers 7000 av. J.-C., témoignant ainsi d'une séquence d'occupation humaine du nord-ouest du sous-continent longue de plusieurs millénaires et, surtout, continue. En effet, si les analyses anthropologiques semblent faire état d'évolutions notables dans les populations aux alentours de 4500 av. J.-C. (Mehrgarh III), on ne constate ensuite aucun changement majeur, et ce bien après le déclin des cités de l'Indus. Ainsi, les sites de Mehrgarh et de Nausharo montrent une continuité entre ces cultures néolithiques et la civilisation de l'Indus qui, d'une certaine manière, apparaît aujourd'hui davantage comme la phase urbaine de ces cultures plus anciennes. Au reste, il convient de noter, d'une part, que d'autres cultures ont continué à coexister à côté de la civilisation de l'Indus avec laquelle elles entretenaient des liens, et, d'autre part, que l'on a aujourd'hui mieux conscience des relations qui associaient les grandes cités à tout un réseau d'établissements agraires environnants.

Si l'on se tourne maintenant vers la fin de la période, on a longtemps pensé que les cités de l'Indus disparaissaient brusquement sous les coups d'envahisseurs, selon un schéma reproduisant les « invasions barbares » – dont on sait aujourd'hui qu'elles ont bien davantage pris la forme d'une longue infiltration – de la fin de l'Empire romain. En particulier, ces invasions étaient imputées aux Aryas qui auraient ainsi fait leur entrée de manière dramatique en Asie du Sud. On a depuis lors fait justice à ce mythe. En effet, on ne constate quasiment nulle part des traces d'affrontements et de massacres et si certaines villes semblent avoir disparu du fait de catastrophes naturelles (Lothal, au Gujarat, par exemple), la plupart semblent avoir connu un déclin progressif. La fin de la civilisation de l'Indus, marquée par l'émergence de plusieurs entités régionales là où l'homogénéité prédominait précédemment, est en définitive

à mettre sur le compte de changements climatiques et d'évolution des pratiques agraires, donnant naissance à l'économie agricole que connaîtra l'Inde jusqu'au développement de l'ère industrielle. Il n'y a donc aucune raison d'imaginer que la population de la civilisation harappéenne ait disparu du jour au lendemain sans laisser la moindre trace. Au contraire, on constate à présent une réelle continuité, à la fois matérielle et humaine, comme en témoigne, vers 1700 av. J.-C., le site de Pirak. Mais, dans le même temps, au cours de la première partie du II^e millénaire, on note des évolutions notables comme la généralisation du système de double récolte (dont la riziculture) et la domestication de nouveaux animaux, parmi lesquels le cheval. L'apparition du cheval et du char est un phénomène majeur, que l'on met généralement en relation avec l'arrivée des populations de langue indo-aryenne. Mais les autres évolutions, notamment agricoles, ne sauraient être mises sur le compte de l'arrivée de quelques tribus semi-nomades.

En résumé, les débuts de la civilisation indienne ont d'abord été attribués à ces populations de langue indo-aryenne, supposément venues des steppes du sud de la Russie et qui ont par la suite promu la culture védique, avant que la découverte de la civilisation de l'Indus ne fasse reculer l'histoire de l'Asie du Sud de presque deux millénaires. Tout d'abord perçue comme un phénomène majeur mais isolé, celle-ci a un temps été presque considérée comme plus moyen-orientale qu'indienne. Cependant, la poursuite de l'exploration archéologique a permis de montrer à la fois la très grande ancienneté de l'occupation humaine, du moins dans le nord-ouest du sous-continent, et la continuité entre ces cultures néolithiques et la civilisation protohistorique de l'Indus. Enfin, il est à présent bien établi que celle-ci n'a pas disparu d'un coup mais s'est transformée. Certes la civilisation indienne historique doit beaucoup à l'apport de populations venues du nord-ouest et qui ont apporté une nouvelle langue et une culture religieuse que l'on appelle le védisme, si du moins l'on s'en tient à l'hypothèse la plus communément admise et que l'on rejette celle – fragile – selon laquelle les Harappéens auraient parlé une langue indo-aryenne. Ceci posé, il n'en reste pas moins que ces nouveaux venus ne se sont pas installés dans un espace vide mais qu'ils ont rencontré des populations installées de longue date dont un certain nombre de traits de civilisation se sont perpétués d'une manière ou d'une autre.

On peut donc à présent dire sans trop de risque de se tromper que l'indianité est le fruit de la rencontre de ces cultures présentes en Asie du Sud dès le V^e millénaire au moins et de populations arrivées au cours du II^e millénaire. En revanche, déterminer ce que la civilisation indienne historique a conservé de la civilisation de l'Indus n'est pas chose aisée. On l'a dit, aucun monument n'a pu être identifié comme de nature religieuse. De nombreuses figurines ont été mises au jour qui pourraient avoir eu une fonction cultuelle, tandis que l'imagerie des sceaux et autres petits reliefs peut être interprétée comme des évocations de mythes ou de rituels. Mais, tant que l'on n'aura pas déchiffré l'écriture de l'Indus (et encore !), il faudra s'en tenir à des hypothèses plus ou moins grandes quant à la ou les religions pratiquées dans les cités de l'Indus. On a par exemple parfois établi un parallèle entre la faible culture funéraire de l'Indus, qui ne semble pas indiquer une forte croyance dans une forme de vie dans l'au-delà, et une possible croyance en la métempsychose : de la sorte, cela préfigurerait la théorie des réincarnations (*samsara*), dont on sait qu'elle n'est pas présente dans le védisme et constitue donc une évolution ultérieure des religions indiennes. Il s'agit cependant là d'un argument *a silentio*, certes pas absurde, mais néanmoins quelque peu gratuit. Tout au plus peut-on estimer qu'il n'y aurait pas eu d'incompatibilité entre certains traits de la civilisation de l'Indus et ceux de l'Inde historique. Il est en tout cas très probable que les croyances des populations présentes avant l'arrivée des tribus de langue indo-aryenne ont dû laisser des traces, même si nous ne sommes pas vraiment en mesure d'en apprécier toute la portée.

C'est de ce point de vue qu'il convient de revenir en quelques mots sur le fameux sceau représentant un homme assis en tailleur, portant des cornes et entouré de quatre animaux sauvages. Au moment de sa découverte, on a cru y voir une forme ancienne du dieu Shiva – d'où l'appellation de « proto-Shiva » – divinité dont on sait qu'elle est initialement relativement étrangère au panthéon védique. Plusieurs signes ont conduit à cette interprétation : la présence des animaux sauvages en faisait le « maître des animaux » (*pashupati*), une caractéristique du futur Shiva ; le personnage ityphallique dans une posture yogique ; enfin, l'hypothèse d'une figure à plusieurs visages. Il y a cependant désormais un quasi-

Sceau de la civilisation de l'Indus avec personnage assis autrefois interprété comme un « proto-Shiva ».



consensus pour abandonner cette hypothèse, d'autant que la très petite taille de cette image (dont on ne connaît que très peu d'occurrences, ce qui ne va guère dans le sens de la représentation d'une divinité importante) en rend la lecture incertaine : en lieu et place d'un sexe en érection, on pourrait ne voir qu'une simple boucle de ceinture tandis que les « visages » latéraux pourraient n'être que les retombées de la coiffe. Il est en fait plus plausible d'y voir la représentation d'une sorte de chamane. Mais il n'est pas interdit de repérer sur ce sceau quelques éléments iconographiques appelés à se perpétuer et qui, bien plus tard, seront repris par la figure de Shiva. Quant à la posture du personnage, elle pourrait évoquer sinon le yoga – ce qui serait à la fois gratuit et sans doute anachronique – mais du moins une pratique d'une forme d'ascèse. Là encore, on sait que ces pratiques ne sont pas issues du vieux fonds védique mais se sont développées en marge de celui-ci, et peut-être antérieurement.

Si on laisse de côté ce cas problématique et potentiellement controversé, cela pose néanmoins la question de l'héritage de la civilisation de l'Indus dans l'art indien proprement dit. Notons au passage que l'on est ici confronté à un très grand trou chronologique, puisque les premiers témoignages artistiques de la période historique de la civilisation indienne ne remontent guère au-delà du IV^e siècle av. J.-C. Certains traits n'en sont pas moins frappants et invitent à faire des comparaisons. Ainsi, on trouve dès la civilisation de l'Indus, voire avant, un grand nombre de représentations zoomorphes qui se signalent par leur réalisme et par une forme de sympathie avec le monde animal, ce qui va rester une des grandes caractéristiques de l'art indien. De même, s'il s'agit d'un exemple beaucoup plus isolé, le petit torse d'un homme nu découvert à Harappa ressemble fortement à des sculptures datées du début de l'époque Maurya, comme le torse de Lohanipur qui passe pour avoir servi de modèles aux futures images des Tirthankara jaïns. Mais l'honnêteté consiste à préciser que des doutes ont été émis quant au contexte archéologique dans lequel a été trouvée la petite figurine de Harappa, dont il n'est pas totalement exclu qu'elle puisse être plus tardive.



Sceau de la civilisation de l'Indus représentant un zébu.



Sanchi (Inde, Madhya Pradesh), représentations animales sur la balustrade du *stupa* n° 1.